

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 MAI 2013

La subjectivité au rang des beaux-arts

Un demi-siècle d'édition au Boréal

C'est d'abord une histoire de vieux papiers et de jeunes gens qui les remuent avec gourmandise. Cinquante ans plus tard, les éditions du Boréal ne cessent d'en écrire de nouveaux chapitres.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Nous sommes en 1962. Denis Vaugeois, le verbe clair et haut, de l'énergie à revendre, enseigne l'histoire à l'École normale de Trois-Rivières. Jacques Lacoursière, qui fut l'un de ses étudiants, raie sage sur le côté, esprit littéraire autant qu'historique, se voit un jour confier par M^{re} Albert Tessier la responsabilité d'ordonner et de mettre en valeur l'imposante masse des archives Pierre Boucher, à Trois-Rivières.

Vous qui lisez ces lignes, si vous ignorez qui est Pierre Boucher, arrivé, à 13 ans, avec sa famille en Nouvelle-France, en 1635, bientôt soldat, interprète, ami des populations amérindiennes, seigneur (Boucherville n'a pas toujours été une ville de banlieue), gouverneur de Trois-Rivières, etc., vous donnez raison à ces deux jeunes gens qui estimaient, dans les années 1960, que les Québécois — le mot est alors à peine entré dans l'usage — ne connaissaient pas assez leur histoire, qu'ils doivent pourtant connaître s'ils ambitionnent de changer le monde, et au premier chef la société, alors en pleins chamboulements. Flanqués d'un évêque allumé, de deux abbés pragmatiques, d'un libraire et d'un graphiste, ces jeunes gens à l'esprit délicieusement fantasque ont alors l'idée de traiter l'histoire sur le mode de l'actualité. Morts, batailles, alliances, faits divers, débats: comme dans un roman de H. G. Wells, le lecteur est catapulté en 1524, année de référence pour le premier numéro du journal *Le Boréal Express*, qui paraît en novembre 1962 et compte 10 000 abonnés un an plus tard.

De la publication d'un journal à l'édition de livres, à l'époque comme maintenant, il n'y a qu'un pas à franchir pour les audacieux. À cette différence près que ce n'est pas la convergence qui anime alors l'équipe du *Boréal Express*. En 1968, alors que paraît le premier titre de la maison d'édition, le journal n'existe

plus, ayant épuisé ses troupes rédactionnelles et reçu le coup de grâce d'une augmentation draconienne des tarifs postaux. Ce qui demeure de l'esprit des origines, toutefois, c'est un goût très vif pour l'histoire, comme en témoigne la toute première collection de la maison d'édition née du journal, collection vouée à la publication d'essais historiques sur le Canada et le Québec. Son nom, «17/60», se fait l'écho d'une date fameuse. Vous qui lisez ces lignes (oui, encore vous), si vous ignorez ce qui s'est passé en 1760, c'est que, décidément, en matière d'inculture historique, plus ça change, plus c'est pareil. Et que l'équipe des éditions du Boréal Express, sous l'impulsion des historiens Paul-André Linteau et René Durocher, fut bien inspirée d'accorder une place prépondérante à cette discipline dans le catalogue de la maison d'édition pendant la première décennie de son existence.

Place à la littérature

Plus généralement, les sciences humaines et les essais domineront encore le catalogue pendant la décennie suivante, mais la littérature montre déjà le bout du nez, avec le premier changement de garde qui voit Antoine Del Busso intégrer l'équipe en 1977 (il y restera jusqu'en 1989), devenir actionnaire principal en 1978, après le départ de Denis Vaugeois, désormais entré en politique, et s'associer à Pascal Assathiany, fondateur de Diffusion Dimédia, société qui diffuse et distribue depuis 1974 les ouvrages publiés par les éditions du Boréal Express.

La littérature s'installera en force dans les années 1980, alors que les éditions du Boréal (qui ont entre-temps fait tomber l'adjectif «Express») connaîtront une troisième génération d'animateurs, celle, toujours active, des Jacques Godbout et François Ricard, arrivés dans les années 1980, des Jean Bernier et Hélène Girard dans les années 1990. Ce sont eux, avec Pascal Assathiany, directeur général depuis 1989, qui auront donné au Boréal son visage actuel, ayant su attirer, retenir, choisir les auteurs qu'ils estiment nécessaires de publier, après en avoir débattu, parfois âprement, au comité de lecture. En trois décennies d'édition littéraire en ce qui les concerne, qu'y a-t-il eu de changé? «Avec l'équipe de troisième génération, explique

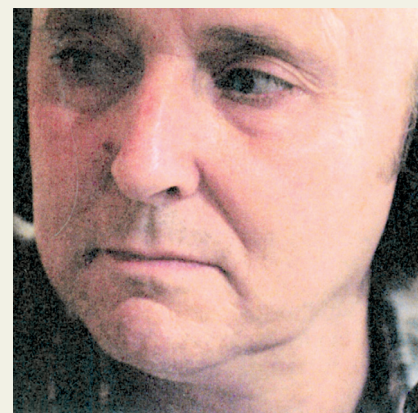
VOIR PAGE F 2 : BORÉAL



«On a voulu faire du Boréal une grande maison de littérature générale, comme Suhrkamp en Allemagne, Feltrinelli en Italie, Anagramma en Espagne, Gallimard ou Le Seuil en France»
Pascal Assathiany



Entrevue avec
André Major
Page F 3



Lucien Francœur,
le rockeur fatigué
Page F 7

«Boréal Compact»: 25 ans

Au même moment où les éditions du Boréal célèbrent leur cinquantenaire, la collection de poche de la maison, «Boréal Compact», souffle ses 25 bougies. Pour l'occasion, «Boréal Compact» lance une offensive en librairie avec la réédition de plusieurs titres, certains réunis dans de jolis coffrets de trois titres. C'est le cas notamment de certains ouvrages de Serge Bouchard, Gilles Archambault, Louis Hamelin, Gil Courtemanche, Dany Laferrière et Marie Laberge. Notons aussi au passage la réédition en poche, dans une nouvelle présentation, du classique *Jos Carbone* de Jacques Benoit, de même que plusieurs autres incontournables, dont le très beau livre de Julie Mazzieri *Le discours sur la tombe de l'Idiot*, publié initialement chez José Corti à Paris. Au rayon de la biographie, on trouve aussi en poche depuis peu, après la réédition du Gaston Miron de Pierre Nepveu, l'histoire de *Wilfrid Derome, expert en homicides*, fondateur d'un laboratoire de recherches médico-légales ultramoderne, pionnier du genre en la matière, une histoire méconnue racontée par Jacques Côté. La collection «Boréal Compact» compte plus de 250 titres dans plusieurs champs de la littérature: romans, nouvelles, théâtre, poésie, essais. Des incontournables, très souvent.

Le Devoir

Parce qu'il y a
**des hommes
et des femmes
qui osent
encore dire
NON**

Guy Durand

**La désobéissance
civile et nous**

À l'école de Gandhi et de Luther King

FIDES

F FIDES

104 PAGES • 9,95 \$

LIVRES



Comité éditorial de Boréal en 1987. De gauche à droite: Paul-André Linteau, Antoine Del Busso, Daniel Latouche, Jacques Godbout, Pascal Assathiany et François Ricard.

Les éditions du Boréal en douze jalons

Novembre 1962: parution du premier numéro du journal historique *Le Boréal Express*, consacré à l'actualité de l'année 1524.

18 mars 1963: création de la société Le Boréal Express, qui signe l'acte de naissance juridique des futures éditions du Boréal.

1967: mort du journal *Le Boréal Express*, victime de l'essoufflement de l'équipe rédactionnelle et de la hausse des tarifs postaux.

1968: parution d'un premier titre aux éditions du Boréal Express: *L'idée d'indépendance au Québec. Genèse historique*, de Maurice Séguin, dans la collection « 17/60 ».

1974: création de Diffusion Dimédia, société de distribution et de diffusion dirigée par Pascal Assathiany et qui diffuse, entre autres éditeurs, les ouvrages des éditions du Boréal Express.

1978: départ du fondateur, Denis Vaugeois, nommé ministre des Affaires culturelles dans le gouvernement Lévesque; Antoine Del Busso, directeur des éditions depuis 1977, devient actionnaire majoritaire et s'associe à Pascal Assathiany.

1980: entrée en littérature des éditions du Boréal Express avec le roman *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, dans l'édition critique de Ghislaine Legendre.

1987: abandon de l'adjectif « Express »; participation minoritaire des éditions du Seuil au capital des éditions du Boréal; mise sur pied du comité éditorial; Jacques Godbout est nommé président du conseil d'administration.

1989: départ d'Antoine Del Busso; Pascal Assathiany devient directeur général des éditions du Boréal.

1990: Jean Bernier est directeur de l'édition; installation au 4447 de la rue Saint-Denis à Montréal.

1993: retrait des éditions du Seuil du capital des éditions du Boréal, redevenues entièrement propriété québécoise.

Avril 2010: virage numérique des éditions du Boréal à la suite d'un accord entre Diffusion Dimédia et l'entreprise De Marque, qui prévoit la commercialisation en format numérique d'un certain nombre de titres des éditeurs diffusés; en 2013, 300 titres du catalogue Boréal sont offerts dans ce format ainsi que toutes les nouveautés. Et un 13^e jalon, pour faire bonne mesure: **mai 2013:** 50^e anniversaire; environ 2000 titres au catalogue et 1000 auteurs.

M.-A. L.

BORÉAL

SUITE DE LA PAGE F 1

Assathiany, *on a voulu faire du Boréal une grande maison de littérature générale, comme Suhrkamp en Allemagne, Feltrinelli en Italie, Anagramma en Espagne, Gallimard ou Le Seuil en France. On a réussi à le faire dans le domaine de la littérature québécoise et canadienne. Mais on s'est aussi heurtés au principe de réalité, qui pose la question de la capacité pour un éditeur œuvrant dans un pays de langue française qui n'est pas la France d'attirer des auteurs sur le plan international. On a donc appris à ruser, en établissant des partenariats, par exemple avec les éditions de l'Olivier, La Découverte, Christian Bourgois, Le Seuil ou Phébus.*

Le pari de la littérature

Au Québec comme ailleurs, la frilosité des éditeurs est manifeste, à l'heure où l'édition est dominée par l'économie, aux règles dictées, pêle-mêle, par les marges qu'exigent de grands groupes propriétaires, par le recul du livre dans l'espace public alors que, paradoxalement, la lecture demeure le loisir préféré de bon nombre de Québécois, ou par l'arrivée du numérique au modèle économique encore à trouver. Les chiffres, tout éditeur doit savoir les intégrer à sa pratique. Ce qui n'empêchait pas, en son temps, Jérôme Lindon, patron des éditions de Minuit et grand découvreur de talents, de rappeler qu'un ouvrage littéraire est un bien qui doit pouvoir créer sa propre demande et non chercher à y répondre. Pour

Au Québec comme ailleurs, la frilosité des éditeurs est manifeste, à l'heure où l'édition est dominée par l'économie, aux règles dictées, pêle-mêle, par les marges qu'exigent de grands groupes propriétaires

une maison d'édition, le corollaire de cette vision est le choix d'une politique d'auteur, qui inscrit chaque livre publié par un écrivain dans une œuvre en devenir au sein de cette maison. Au Québec, quelques maisons d'édition ont fait ce choix.

« Plus que jamais », dit Assathiany, les éditions du Boréal privilégient elles aussi cette approche, dans leur cas tour à tour patrimoniale et exploratrice, comme le montre un catalogue où cohabitent avec bonheur Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais, Victor Lévy-Beaulieu, Gilles Vigneault, Robert Lalonde, Monique Proulx, Mauricio Segura, Rachel Leclerc, pour ne nommer qu'eux. Au passage, rappelons un truisme: une maison d'édition existe d'abord à travers ses écrivains. Pour choisir les siens, le Boréal s'appuie sur son comité de lecture, formé des cinq éditeurs susmentionnés, auxquels s'ajoute aussi au besoin l'un ou l'autre des quatre conseillers littéraires de la maison. C'est cette diversité de voix, en amont, alors que périodiquement la déferlante de manuscrits



Premier numéro du journal historique *Le Boréal Express*, consacré à « l'actualité » de l'année 1524.

vient battre le seuil du 4447, rue Saint-Denis, qui est garant de la diversité et de la vitalité du catalogue, selon Pascal Assathiany.

Cela étant, la prise de risque est-elle demeurée la même au fil des ans? « On a l'esprit de contradiction, résume ce dernier avec humour. C'est peut-être ce

qui fait que nous sommes demeurés une maison indépendante. Au contraire, plus la tendance est au livre formaté et vite digéré, plus on a envie de publier des ouvrages exigeants. Bien sûr, à la fin de l'exercice financier, il faut en arriver à un nombre supérieur à zéro. Mais l'édition réserve constamment des surprises sur le plan des ventes. Et le fait d'avoir un fonds riche permet un flux de revenus constant. Ainsi, 47% des ventes réalisées en 2012 proviennent des ouvrages du fonds. Il en résulte une stabilité, c'est le maître mot, qui permet au Boréal de publier de nouveaux auteurs. Du coup, oui, on peut dire que la prise de risque est demeurée la même. »

En 2013, la maison d'édition compte 11 salariés. Elle publie de 60 à 70 titres en nouveauté par an, et une soixantaine en réimpression. Le catalogue propose près de 2000 titres, affiche une dizaine de collections, certaines bien établies, comme « Papiers collés » ou « Boréal compact », et accueille environ 1000 auteurs. Pascal Assathiany situe entre 5 et 8% les parts de marché des éditions du Boréal, pour ce qui est des ventes réalisées en librairie, au Québec, dans le seul domaine de la littérature générale.

Et le numérique? À l'heure actuelle, les ventes de livres dans ce format représentent, estime-t-il, entre 4 et 5% des ventes totales des éditions du Boréal, qui, à l'instar d'autres éditeurs, ont choisi de reconduire dans l'univers numérique la chaîne de commercialisation du livre imprimé, ce qui a pour conséquence de maintenir le libraire à la place essentielle qui est la sienne.

On le voit: le monde du livre est un écosystème, où le maintien de la diversité, à tous les niveaux, est un vrai enjeu. Du coup, Pascal Assathiany appuie le projet de réglementer le prix du livre pendant les quelques mois où il est vendu en nouveauté. L'idée, qui fait dorénavant consensus chez tous les acteurs du monde du livre et rallie un nombre significatif de lecteurs dans le grand public, sera bientôt étudiée en commission parlementaire à Québec. Il s'agit là d'une mesure importante pour empêcher un écosystème aux équilibres subtils et sans cesse recomposés de se transformer en jungle où tous seraient soumis, en définitive, au régime des best-sellers vendus par quelques-uns.

Chiffres, chiffres. On veut bien. Mais leur apparente objectivité ne doit tromper personne. L'édition littéraire est d'abord affaire de sensibilité, en 1963 comme en 2013. « La subjectivité, y a que ça, rappelle Assathiany. C'est ma conception de l'édition, qui, sur la scène internationale, n'est surtout pas un métier de renvois d'ascenseur. L'édition, c'est: tu reçois un texte, tu le lis, tu l'aimes, tu le prends. Et chaque fois que tu crois à un manuscrit et que tu découvres que des milliers de personnes l'aiment aussi, et que ce livre circule, qu'il devient parfois un film, c'est le plus beau souvenir que je garde de ma pratique d'éditeur, et ce souvenir est renouvelé... »

Collaboration spéciale
Le Devoir

François Blais et l'anodin au peigne fin



DANIELLE LAURIN

À 11 ans, vous ambitionnez de faire carrière comme joueur de hockey dans la Ligue nationale et à 32 ans, devenu obèse, vous gagnez votre vie comme vendeur de thermopompes. Ainsi va le monde dans *La classe de madame Valérie*. Désillusion garantie.

Petites vies sans envergure, petites misères au quotidien. Bienvenue chez les perdants ordinaires. Ceux qu'affectionne l'écrivain François Blais, devenu maître dans l'art de passer au peigne fin l'anodin.

Nous sommes à Grand-Mère, cette ville de la Mauricie où l'auteur est né et dont il a fait le théâtre principal de son œuvre. Comme toujours, il plante son décor dans la réalité brute. Nous sommes dans le singulier, le particulier, mais qui agissent comme révélateurs.

Variante de taille cependant par rapport aux six romans précédents de l'auteur: plutôt que de mettre en évidence un ou deux personnages, il nous offre cette fois une galerie de portraits. Portraits intrusifs, qui fouillent les entrailles des protagonistes.

Ainsi aurons-nous accès, derrière les masques de chacun, à leurs pensées les plus secrètes, inavouables, à leurs angoisses, aspirations, frustrations. Le microcosme ici est vu au microscope.

Nous pénétrons dans une petite école de Grand-Mère. Dans une classe, en particulier. Il y a là 25 élèves de cinquième année et leur enseignante, qu'on va suivre tour à tour, et que l'on va retrouver dans des périodes charnières de leur vie.

Trois époques se chevauchent: 1990, 1997, 2011. Les jeunes qu'on découvre pour la plupart à 11 ans reviennent dans l'histoire comme cégépiens, puis une fois bien installés dans l'âge adulte.

L'originalité du procédé ici consiste à briser la chronologie: on peut voir un enfant jouer au ballon-chasseur dans la cour de la petite école et, tout de suite après, sans crier gare, l'apercevoir à 32 ans dans une chambre d'hôtel en train de s'enlever en l'air avec une escorte, tandis que sa femme et ses enfants ne se doutent de rien.

C'est le contraste entre les époques, entre les comportements enfantins, adolescents, adultes de chacun, qui frappe. Par ricochet, on ne peut que mesurer la distance entre qui on est, qui on veut être et qui on devient. Incluant toutes les désillusions qui viennent avec le vieillissement.

Une telle volonté de devenir enseignante, elle travaille comme serveuse sexy dans un resto bas de gamme et carbure aux guides de croissance personnelle. Celui qui rêvait d'être musicien joue de son instrument de temps en temps la fin de semaine dans un bar miteux mais s'abrutit quotidiennement dans une usine.

Mais on remarque une certaine constance, aussi. Pas surprenant que le petit génie des maths soit devenu un crack de l'informatique. Et que la fille qui ne savait pas ce qu'elle voulait faire plus tard, n'importe quoi en fait, à la condition que ce ne soit pas trop forçant, ait opté pour l'aide sociale et le *farniente* comme mode de vie.

Il y en a pour tous les goûts. Dans le lot, il y aura même un suicidé. Et un tueur en série. Il y a les carrières, mais il y a la vie de couple aussi. Des enfants dans certains cas. Et, encore là, bien du désenchantement.

Le plus remarquable, c'est que l'auteur est aussi à l'aise dans la peau des uns que des autres. Il sait se glisser dans leur tête, tour à tour, dans les moments les plus intimes. Et les faire interagir entre eux dans toutes sortes de situations.

Le projet était ambitieux, l'opération est réussie. Au bout d'un certain temps, toutefois, l'intérêt s'estompe un peu. Le procédé devient un peu trop systématique, prévisible. Les détails s'accumulent, l'impression que ça tourne à vide. On souhaiterait un peu plus de profondeur, peut-être.

Heureusement, il y a les clin d'œil récurrents de l'auteur, qui avoue franchement ne pas vouloir se cacher sous un narrateur objectif. Il nous interpelle directement, nous prend à témoin. Ses intrusions pleines d'humour et ses piques souvent assassines viennent nous distraire, et parfois nous font éclater de rire.

Quand, par exemple, il se rend compte, vers la fin du récit, qu'il n'a mis en scène aucun personnage gai, il fait son mea-culpa et crée un habile revirement de situation. Sourire en coin, il va aussi jusqu'à introduire une part interactive au roman: choisissez ce que fera tel personnage dans tel contexte...

L'auteur sent bien, un moment donné, qu'il lui faudra aboutir. Il sait bien qu'il étire la sauce, joue avec nous. On a beau être dans un roman choral qui se déploie sur des centaines et des centaines de pages, genre dans lequel un écrivain comme Jean-Simon Desrochers s'est démarqué avec *La canicule des pauvres* il y a quelques années, « il va falloir », indique François Blais, *que je pense à conclure bientôt: tu as autre chose à faire et l'idée n'est pas de jouer à qui pisse le plus loin contre Jean-Simon Desrochers*. Bien dit.

Quand même, on se surprend en refermant *La classe de madame Valérie* à se demander: et après? Que vont-ils devenir après, tous ces trentenaires ordinaires, une fois franchies la quarantaine, puis la cinquantaine, ainsi de suite? Bien que leur avenir, pour la plupart, semble bouché aujourd'hui, ces jeunes adultes nés au tournant des années 1980 sauront-ils s'inventer une autre vie?

LA CLASSE DE MADAME VALÉRIE
François Blais
L'Instant même
Québec, 2013, 402 pages

SIMONE CHAPUT

LEMEAC

Un vent prodigue

« C'est un récit prenant que nous offre l'écrivaine franco-manitobaine Simone Chaput. [...] Un grand souffle traverse ce roman qui englobe les enjeux de la planète aussi bien que les humains qui doivent y faire face. »

Monique Roy, *Châtelaine*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles
Québec

© Cindy Pheasant

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE — ENTRETIEN

André Major: entendre passer le vent

CHRISTIAN DESMEULES

À la ville comme à la campagne, derrière les pages d'un livre ou à la barre d'une émission de radio, André Major a la parfaite figure d'un *intranquille*. Qu'il soit à Lisbonne, à Montréal ou à son chalet des Laurentides, en congé de soi-même, de la famille, des amis, ou du Québec, le présent ne lui suffit jamais longtemps.

Des déserteurs, des prêtres détroqués, des lecteurs et des voyageurs, l'œuvre de cet écrivain né en 1942 à Montréal, longtemps réalisateur d'émissions culturelles à la radio de Radio-Canada, en est remplie. Lorsqu'on est écrivain, il y a aussi cent façons de «prendre le large»: lire, écrire, voyager en sont quelques-unes. Major les pratique toutes à la fois.

Son huitième roman, *À quoi ça rime?*, donne la parole à un «écrivain détroqué», récemment veuf et bientôt sexagénaire, libéré de toutes ses obligations professionnelles, qui entreprend un voyage à Lisbonne pour y disperser les cendres de son oncle, y relire Pessoa et arpenter les petites rues de la ville blanche. Il emploie ses jours, avant de revenir à Montréal, à tenir à distance le fantôme de l'écrivain qu'il a été et à tracer les plans d'une cabane qu'il rêve de construire sur un terrain des Laurentides que lui a légué son oncle.

Une méditation sur le deuil, le vieillissement et l'engagement amoureux, entrecoupée de lectures de Hamoun, de Léautaud, de Kafka et (bien sûr) de Pessoa.

C'est en déambulant dans les rues de Lisbonne, où il a passé deux mois à l'automne 2011 pour y retravailler le troisième volume de ses carnets (*Prendre le large: carnets 1995-2000*, Boréal, 2012), qu'André Major a soudain eu l'idée d'une nouvelle dans laquelle un homme abordait le Tage avec une urne funéraire.

«Contrairement au roman, raconte-t-il en entrevue, la nouvelle est un genre qui n'exige pas un décrochage de la réalité aussi absolu. Et quand je suis revenu à Montréal, cette histoire me trottait encore dans la tête. C'était la première partie du roman, celle qui se déroule à Lisbonne. Pour ne pas laisser le personnage en plan, et un peu à mon corps défendant, je dois l'admettre, j'ai dû poursuivre l'écriture...»

Jour après jour, pendant tout l'automne et une partie de l'hiver, c'était aussi une façon pour André Major de prolonger son séjour à Lisbonne, même s'il était enfermé dans une chambre du quartier Ahuntsic. Cette nouvelle écrite au je s'est ainsi peu à peu transformée en tout un roman écrit lui aussi à la première personne — lui qui n'avait jamais écrit de roman à la première personne.

Retour aux sources

On retrouve dans *À quoi ça rime?* Antoine, le protagoniste de *L'hiver au cœur* (Boréal, 1987). Sans trop forcer, on pourra aussi voir le protagoniste sans nom de *La vie provisoire* (Boréal, 1995), un homme qui avait rompu les amarres du couple et s'était installé quelque temps dans une île des Antilles pour y ruminer des rêves de vie recluse et de recommencements.

Depuis, André Major avait en quelque sorte *défroncé* de la fiction. Il s'en était en partie expliqué dans ses carnets 1975-1992, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman* (PUM, 2001), puis repris en poche chez Boréal en 2012). «Je ne tolérais plus d'avoir à transcrire la vision que j'avais de la réalité pour que celle-ci existe pleinement», dira Antoine dans le roman. L'auteur du *Cabochon* et des *Histoires de déserteurs* s'est lui aussi essayé à vivre sans recourir au «subterfuge des mots».

«J'ai écrit pourquoi je m'étais éloigné du roman, poursuit-il. On est complète-



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

André Major a besoin d'un ailleurs, proche ou lointain, afin de pouvoir supporter l'ici. La campagne ou la ville, le Québec ou l'étranger, il lui faut ne serait-ce que la possibilité d'une évasion.

ment pris. On n'a plus de vie, on ne s'appartient plus. On appartient au récit, aux personnages. On y pense continuellement. C'est une expérience qui nous submerge. J'étais toujours

«Je suis constamment tiraillé et c'est comme si je n'arrivais pas à pouvoir faire le sacrifice d'une chose ou de l'autre»

préoccupé par ce que j'écrivais, il n'y avait plus de vacances intérieures. J'avais l'impression de vivre une vie monastique.»

Mais «l'adieu au roman» n'aura été que provisoire. En reprenant spontanément, près de trente ans plus tard, ce personnage d'alter ego déjà doté d'une trame existentielle et d'un univers qui lui est propre, André Major avait déjà un peu tracé la voie: «C'est un retour au roman, oui, mais pas au roman comme je l'avais pratiqué jusque-là. Entre temps, j'avais lu des écrivains comme W. G. Sebald. J'aimais ce sentiment d'incertitude qui nous promène entre le documentaire et l'autobiographique. Ça m'avait remué. Et je me souviens de m'être dit à l'époque que si jamais je revenais à la prose romanesque un jour, il faudrait que ça aille dans cette direction.»

Principe de dualité

À quoi ça rime? est traversé de part en part par le motif de la dualité. L'homme public, «l'encabané». Le romancier, le carnetiste. La solitude intérieure et l'idée du couple. Montréal, Lisbonne (ou même la Russie, autre porte de sortie féconde). L'ambivalence y règne. Major a besoin d'un ailleurs, proche ou lointain, afin de pouvoir supporter l'ici. La campagne ou la ville, le Québec ou l'étranger, il lui faut ne serait-ce que la possibilité d'une évasion. Pour ne pas étouffer. «C'est ce qu'a représenté pour moi Lisbonne, quand j'y repense. Une sorte d'issue de secours.»

«J'ai l'impression que cette dualité, confie encore André Major, elle est beaucoup aussi la mienne. Et chez Kafka, par exemple, que j'ai beaucoup relu ces derniers temps, il y a constamment ce tirailllement-là. C'est quelque chose que j'ai toujours connu, même enfant. Lété et les week-ends, on était souvent chez mes grands-parents à la campagne, et je n'ai jamais pu renoncer à ça par la suite, c'est devenu un besoin. En même temps, je suis constamment tiraillé et c'est comme si je n'arrivais pas à pouvoir faire le sacrifice d'une chose ou de l'autre.»

Même dans ses lectures,

c'est une chose que l'écrivain arrive difficilement à contrôler, toujours plongé à la fois dans une œuvre et dans une autre. Même déchirement pour Antoine, qui se demande

à Lisbonne auquel des deux hétéronymes de Pessoa il ressemble le plus: au mélancolique Bernardo Soares ou au pastoral — et lumineux — Alberto Caieiro? Peut-être même que ce tirailllement est le réel moteur de l'écriture? «Si je n'avais pas cette dualité, confie Major, je serais peut-être tellement en accord avec moi-même que je n'aurais pas la moindre envie d'exprimer autre chose. Pour qu'il y ait harmo-

nie, chez moi, j'ai besoin de satisfaire ces deux pôles, apparemment contradictoires, et qui sont peut-être en réalité indissociables l'un à l'autre.»

Drôle d'endroit pour échauffer des rêves de cabane à la Thoreau (ou à la Jean-Pierre Issenhuth). «Je voulais être seul, se dit Antoine dans le roman, entre autres raisons, pour entendre passer le vent, sans obéir aux injonctions du monde, aussi nombreuses que vaines, auxquelles succombent la plupart des gens terrifiés par la seule perspective de mourir.»

La sensation de Lisbonne

Bien sûr, on a parfois l'impression, ici et là, que l'auteur des carnets, habitué à commenter l'actualité et ses lec-

tures, voulait sortir de la cachette où le romancier l'avait confiné. «Il fallait continuellement le garder en bride», reconnaît André Major. On pense ici à quelques tirades

dédiées à «notre écrivain de la boursoufflure», en qui certains lecteurs verront sans beaucoup d'efforts une allusion au barbu de Trois-Pistoles.

Contrairement à d'autres voyageurs facilement perdus dans le dédale de Lisbonne, Antoine n'y trouve rien d'autre, lui, que ce qu'il avait déjà imaginé, c'est-à-dire «un monde que mes lectures et mes rêveries m'avaient rendu familier, au cœur même de son étrangeté».

Même chose pour son créateur, qui a cherché à incarner ses lectures au coin des rues bordées d'azulejos. «En relisant le livre de l'intranquillité dans mon petit studio de Lisbonne, se rappelle Major, c'est comme si toutes les images devenaient tout à coup évidentes pour moi. Ça n'ajoutait rien aux mots, bien sûr, mais ça prenait la forme d'une sensation, d'une image concrète que je pouvais éprouver sur ma peau. En écrivant tôt le matin, j'avais même parfois l'impression de voir les mêmes choses vues par Pessoa.»

La brèche est-elle ouverte à nouveau? Pour de bon? «Il n'est pas impossible que je poursuive dans cette voie. Et si je continue à écrire de la fiction, ce sera sans doute de cette façon et sans doute aussi avec le même personnage.»

Collaborateur
Le Devoir

À QUOI ÇA RIME?

André Major
Boréal
Montréal, 2011, 192 pages

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 29 avril au 5 mai 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	mán Kim Thúy/Libre Expression	1/5
2	Les héritiers d'Enkidu • Tome 7 Le conquérant Anne Robillard/Wellan	2/6
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique ! Amélie Dubois/Éditeurs réunis	3/26
4	Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/10
5	La fiancée américaine Eric Dupont/Marchand de feuilles	4/27
6	Il était trois fois... Manon, Suzie, Flavie Marie Potvin/Gaëlette	10/2
7	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior Rosette Laberge/Éditeurs réunis	6/9
8	Gaby Bernier • Tome 2 Pauline Gill/Québec Amérique	8/12
9	Mâle, femelle et autres espèces animales Evelyne Gauthier/Éditeurs réunis	-/1
10	Les deux saisons du faubourg Mylène Gilbert-Dumas/VLB	9/4
▼ Romans étrangers		
1	Cinquante nuances plus claires • Tome 3 E. L. James/Lattès	1/13
2	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2 E. L. James/Lattès	2/17
3	Cinquante nuances de Grey • Tome 1 E. L. James/Lattès	3/31
4	Le manipulateur John Grisham/Robert Laffont	5/2
5	Demain Guillaume Musso/XO	4/8
6	Un sentiment plus fort que la peur Marc Levy/R. Laffont Versilio	6/10
7	Ne t'éloigne pas Harlan Coben/Belfond	-/1
8	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi Sylvia Day/Flammarion Québec	9/9
9	Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi Sylvia Day/Flammarion Québec	8/19
10	22 / 11 / 63 Stephen King/Albin Michel	7/7
▼ Essais québécois		
1	La bataille de Londres Frédéric Bastien/Boréal	1/4
2	À brûle-pourpoint Normand Lester/Intouchables	2/6
3	Libérez-vous des syndicats! Eric Duhaime/Genex	3/10
4	Le printemps québécois. Une anthologie Collectif/Ecosociété	10/6
5	Vieillesse avec grâce Denise Bombardier/Homme	4/12
6	Journal d'un écrivain en pyjama Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	6/12
7	Assez c'est assez ! Pourquoi et comment le monde... Louis Lallier/Carre blanche	-/1
8	Charles Siros, l'homme derrière François Legault Richard Le Hir/Michel Brûlé	-/1
9	Gouvernance. Le management totalitaire Alain Denault/Lux	-/1
10	Digressions Robert Lévesque/Boréal	-/1
▼ Essais étrangers		
1	Repenser le vieillissement Nordin M. Hadler/PUL	1/2
2	Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent à l'économie Linda McQuaig Neil Brooks/Lux	5/4
3	Mémoire du feu Eduardo H. Galeano/Lux	8/2
4	1493. Comment la découverte de l'Amérique... Charles C. Mann/Albin Michel	4/8
5	No steak Aymeric Caron/Fayard	10/5
6	Confessions d'un jeune romancier Umberto Eco/Grasset	2/3
7	Fin de l'Occident, naissance du monde Hervé Kempf/Seuil	3/12
8	La puissance discrète du hasard Denis Grouzdanovitch/Denoël	-/1
9	Adolf Hitler. La séduction du diable Laurence Rees/Albin Michel	7/9
10	Les lois fondamentales de la stupidité humaine Carlo M. Cipolla/PUF	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

MAGDA HOLLANDER-LAFON

Conférence

Lundi 13 mai 19h 30
«Des ténèbres à la joie»

À LA LIBRAIRIE PAULINES
2653, rue Masson à Montréal, (514) 849-3585
Contribution suggérée: 5 \$

ALBIN MICHEL

LITTÉRATURE

Quand la vie est silencieuse

GILLES ARCHAMBAULT

Je n'ai pas lu *Là-haut, tout est calme*, le roman qui fit connaître en Europe le romancier néerlandais Gerbrand Bakker. Né à Amsterdam en 1962, il a créé dans ce roman, à ce qu'on rapporte, un univers clos dans lequel est décrite avec conviction la solitude de l'être humain aux prises avec une nature oppressante.

Le détour ne s'écarte pas tellement de ce projet. On y raconte la fuite d'une femme qui quitte son mari et la vie universitaire pour se rendre un peu au hasard dans un lieu reculé où elle souhaite qu'on ne la retrouve pas. En pleine campagne anglaise, elle parvient à louer pour quelques mois une bicoque laissée libre à la suite du décès de la vieille dame qui l'occupait depuis des lustres.

Le lecteur ne tarde pas à apprendre que celle qui se fait appeler Emilie, et dont le prénom véritable ne sera mentionné qu'à la sauve-ette, est une enseignante qui, ayant eu une relation avec un de ses étudiants, voit sa carrière menacée. On sait qu'elle travaille sur l'œuvre d'Emily Dickenson et qu'elle se réfère fréquemment aux poèmes de l'Américaine, pas toujours pour s'en inspirer. Le mari abandonné, un être falot, se laisse convaincre de partir à sa recherche et engage un détective. Pourquoi le fait-il? Il ne le sait pas bien, ses beaux-parents non plus, ce qui ne les empêche pas de le harceler. Il faut ramener la fautive puisque c'est dans l'ordre des choses.

Dans cette fermette où tout lui rappelle la présence de l'occupante première, l'ameublement y étant vétuste, le décor défraîchi, la nouvelle arrivée ne se sentira jamais à l'abri. La nature qui l'entoure n'a rien pour la rassurer. Non seulement y vit-elle seule, ne trouvant refuge que dans le recours au vin et dans les bains chauds, mais elle doit s'accommoder de la présence du troupeau de moutons d'un voisin fermier et d'oies qui cacardent à longueur de journée. Souvent, la nuit, un renard vient égorgé l'une de ces dernières. De dix qu'elles étaient au début du séjour, il n'en restera plus que quatre. Image qui ajoute au climat d'oppression subi par l'étrangère.

Elle ne trompe sa solitude au début que par un peu de



GALLIMARD

Le détour a des airs de *Là-haut, tout est calme*, roman qui fit connaître le romancier néerlandais Gerbrand Bakker, mettant en scène l'être humain aux prises avec une nature oppressante.

jardinage. Ou par des visites chez le boulanger, chez la coiffeuse ou chez le médecin qu'elle parvient à convaincre de lui prescrire des médicaments, sa réserve étant à sec. Ces gestes, elle les accomplit sans conviction. Avant tout,

Roman écrit avec une rare maîtrise,

Le détour met en scène des personnages en fuite, en fuite d'eux-mêmes et de leur habitat

s'occuper. Avant tout, faire semblant. La thèse sur Emily Dickenson peut toujours attendre. Survient le voisin, un rustre qui veut la terroriser, sans jamais y parvenir totalement. Vulgaire à souhait, s'essayant à la séduire brutalement, il fait chou blanc. Avec un jeune homme dans la vingtaine, Bradwen, dont on finit par ap-

prendre qu'il est le fils en cavale du malotru, s'installe un climat de confiance. Comme on pouvait s'y attendre, une sorte d'idylle prend forme. S'agit-il d'amour ou d'une séduction passagère? Il appartient à la manière de l'auteur de le dévoiler.

Apprenant qu'elle doit quitter plus tôt que prévu son refuge, le bail étant résilié, Emilie prend de nouveau la fuite. Pour aller où? En Irlande? Peut-être? Pendant ce temps, le mari et son détective l'ont repérée. Y aura-t-il rencontre? A vrai dire, Gerbrand Bakker, et à sa suite le lecteur, n'en a cure. Ce qui compte dans ce roman avant tout, c'est le pouvoir d'envoûtement d'une écriture. De ces deux mois de novembre et de décembre en pays de Galles, on ne retient que le récit d'une vie remplie de gestes aussi inutiles qu'aléatoires. Pourquoi aller chez la coiffeuse, pourquoi s'obstiner à voter au milieu d'une nature hostile? Y a-t-il autre chose à faire qu'à occuper le temps?

Le jeune presque amant apporte-t-il ce qui ressemble au bonheur? Rien n'est moins sûr. Mis à côté toutefois des conversations qui nous sont rapportées entre le mari abandonné et ses beaux-parents et entre ce dernier et le détective, les silences énigmatiques de l'héroïne du roman sont lumineux. On comprend la bêtise du milieu qu'elle a fui. Pourtant, celui dans lequel elle se débrouille tant bien que mal est d'une médiocrité à pleurer. C'est ce que croit Bradwen, le jeune amant qu'a délaissé Emilie dans son dernier abandon. Il finira du reste par choisir la mort.

Roman écrit avec une rare maîtrise, *Le détour* met en scène des personnages en fuite, en fuite d'eux-mêmes et de leur habitat. Roman psychologique si l'on veut, mais d'un genre particulier. La logique y a peu de place, on agit par instinct. Du moins, le romancier ne s'octroie pas la liberté de nous expliquer leurs décisions. Il se contenterait de les capter à la façon d'un peintre ou d'un cinéaste de (grand) talent.

Collaborateur
Le Devoir

LE DÉTOUR
Gerbrand Bakker
Traduit du néerlandais
par Bertrand Abraham
Gallimard,
coll. « Du monde entier »
Paris, 2013, 258 pages

À propos de Doerr

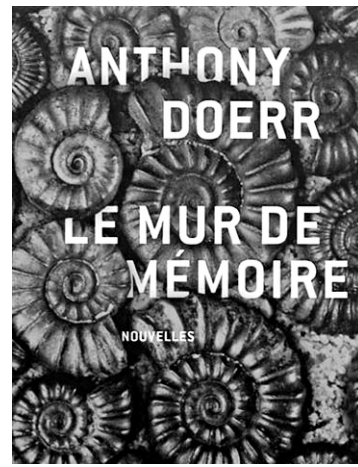
LOUIS
HAMELIN

Après un premier roman remarqué (y compris par cette chronique), Anthony Doerr, Étasunien d'environ 38 ans, revient avec un recueil de nouvelles. Pour un troisième livre, c'est rare, presque un accroc au parcours éditorial balisé comme une autoroute qui attend l'écrivain de ce pays, où, à l'exception de quelques entêtés du genre de Carver, le recueil de nouvelles sert habituellement de banc d'essai avant de s'attaquer à plus gros.

Voici ce que, en 2006, j'écrivais à propos d'*À propos de Grace*, le roman de Doerr: «[...] l'ultime secret pourrait bien se trouver dans l'émerveillement. Évoquant l'embrasement des bougainvillées dans la lumière insulaire, un des personnages affirme: «Parfois, je n'arrive pas à croire qu'il m'a été donné de vivre si longtemps et de voir de telles choses.» [...] N'est-ce pas que tout ça est fichtrement, scandaleusement beau?»

Dans *Le mur de mémoire*, l'émerveillement est parfois au rendez-vous, mais pas toujours. Placer la très longue nouvelle éponyme (97 pages) au début du livre était risqué: c'est loin d'être la plus réussie des six dont est composé le recueil. Doerr a situé dans l'Afrique du Sud post-apartheid une trame un peu compliquée. Une vieille femme souffrant de la maladie d'Alzheimer accepte de se prêter à un traitement expérimental dont bénéficient les clients fortunés d'une clinique: des spécialistes y ont mis au point une technique permettant de récupérer les souvenirs et de les stocker sur une cassette. Pas invraisemblable en soi. On voit ainsi apparaître, au pays de Pistorius-la-gachette, des voleurs de mémoire qui attirent les balles de revolver aussi sûrement que s'ils avaient l'imprudence de s'isoler pour faire pipi. Le thème de l'insécurité s'en trouve renouvelé. Et sait-on jamais, l'explication scientifique fournie par l'auteur pourrait même tenir la route: «[...] le substrat de souvenirs anciens se trouve non dans les cellules mais dans l'espace extracellulaire. Dans cette clinique, nous ciblons ces espaces, les marquons et les inscrivons dans des modèles électroniques.»

Le problème, c'est que les patients, avec leurs quatre trous de vis percés dans le crâne et protégés par des petits bouchons de caoutchouc, ont plus l'air de sortir d'un vieux machin



comme *Frankenstein* ou *Dr. Jekyll and Mister Hyde* que d'une histoire écrite au troisième millénaire et flirtant avec la science-fiction. Disons que ce thème de la mémoire qui, dans le fond, se trouve au cœur de toute littérature, a été traité par d'autres novellistes (pensons à Borges) d'une manière qui rend les efforts de Doerr, en comparaison, au mieux maladroits.

Ça devient plus intéressant quand un des personnages part dans le désert du Grand Karoo à la recherche d'un fossile de gorgone (une sorte de dinosaure). On retrouve l'émerveillement, sans compter que le fossile vaut des millions...

Toute lecture, il va sans dire, est un processus subjectif, et je suis bien obligé de reconnaître que la seconde nouvelle, *Engendrer, créer*, pourrait m'avoir séduit pour des raisons personnelles, même si j'ai très envie d'affirmer qu'elle est meilleure objectivement. Un couple de Laramie, Wyoming, y essaie d'enfanter. C'est beaucoup de travail, on le sait. Et quand ça ne veut pas, ou quand ça veut trop, ça peut facilement virer à l'obsession. «Soixante-quinze trillions de cellules dans leurs corps, et pas moyen d'en réunir deux.» «Le néant est la règle. L'exception, c'est la vie.» Quand on se fatigue de jouer à Loto-Zygoté, la science accourt à la rescousse, mais la procréation assistée, aux États-Unis, ça coûte un bras. Dans *Les justes* de Camus, la grand-duchesse dit au terroriste qui a bousillé son grand-duc: beaucoup de choses meurent avec un homme. C'est aussi vrai des bébés écartés au montage.

«Ses fils. Ses filles. [...] ADN déjà dézippés, apparés, rezippés, aptitudes pour le piano, le hockey sur gazon, et pour prendre la parole en public — prédéterminés. Yeux pâles, veines apparentes, la forme du nez de Herb. Mais pas assez bons. Pas viables.» Prédéterminés, je veux bien, mais il ne faudrait quand même pas exagérer. Un gène du hockey? Et les Sérateurs en cinq, c'est quoi?

De la prédétermination?

Les nouvelles de Doerr nous promettent beaucoup: de la zone démilitarisée entre les deux Corées à un hameau chinois sur le point d'être englouti par le gigantesque projet de barrage des Trois Gorges sur le Yangtze. De la Lituanie post-soviétique au Hambourg d'avant la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est pas seulement l'état de la mémoire humaine qui semble préoccuper Doerr, mais aussi cette autre mémoire, plus ancienne et primitive, qui dort enfouie dans la profondeur des couches géologiques de la boule terrestre. La gorgone fossile du désert du Karoo répond à l'énorme esturgeon, poisson antédiluvien s'il en fut, qui tout au fond de la rivière Nemunas, en Lituanie, a survécu au joug soviétique, à la surpêche, aux pesticides, à un barrage hydro-électrique et au marché noir du caviar. Tous les deux pourraient être des métaphores des histoires que le novelliste nous raconte.

Le personnage de fillette de Nemunas a beau savoir toutes sortes de choses utiles, comme, par exemple, «que les oryctérotes trouvent l'eau qui les désaltère en déterrant une certaine variété de concombre», l'esturgeon est plutôt inattendu: «[...] un poisson gros comme un missile nucléaire bondit hors de l'eau.» Ça m'a rappelé cette fois où, ado, au bord de la rivière des Prairies, dans le soir qui tombait, j'ai vu cette forme sombre d'une taille invraisemblable, un poisson au dos long comme une Volkswagen, venir crever la surface des eaux souillées durant la fraction de seconde nécessaire pour s'imprimer à jamais sur ma rétine, avant de retourner à son obscur monde subaquatique et insoupçonnable. L'esturgeon de la petite Allison m'a rappelé ma vision lavalloise, et c'est d'ailleurs un des effets de la bonne littérature: ressusciter les propres souvenirs du lecteur, les lui ramener sous une lumière neuve.

Dans *Vie posthume*, autre longue nouvelle qui paraît faire plus que ses 64 pages, les petites pensionnaires juives d'un orphelinat de Hambourg ignorent le sort qui les attend, et vont continuer de l'ignorer une fois la guerre déclarée, jusqu'à la mise en place de la Solution finale et leur départ en train pour une certaine destination... Apparemment inusable comme sujet. Ce thème des camps de la mort, coriace comme un hideux poisson à carapace remuant la vase noire du fleuve de l'histoire.

LE MUR DE MÉMOIRE

Anthony Doerr
Traduit de l'américain
par Valérie Malfoy
Albin Michel
Paris, 2013, 287 pages

POÉSIE

À la recherche de Mélanie

HUGUES CORRIVEAU

France poétique autour de la représentation, le *Mélanie* de Simon Dumais est un livre étrange et très réussi, un ovni dans le monde littéraire de la saison. L'auteur va dériver autour de certains clichés photographiques qu'il a pris d'une ancienne amoureuse et qu'il a perdus, en y insérant une réflexion pertinente sur l'art de la représentation autant graphique que textuelle. Le projet est clairement défini au départ: «Si je quitte maintenant la femme de la photographie — avec qui j'ai vécu — et que j'essaie de saisir les contours d'un personnage de fiction — disons Mélanie, du Désert mauve de Nicole Brossard —, quelle serait pour moi la différence? L'une existe-t-elle plus que l'autre?» Beau défi s'il en est que celui de nous proposer d'entrer dans l'univers d'une auteure, sans peut-être jamais avoir lu l'œuvre originale.

Or, c'est là que l'entreprise prend toute sa vigueur. Dumais parvient à nous faire voir comment on peut se perdre dans divers imaginaires, comment l'objet «image» comme l'objet «mot» se prêtent au fantasme. Comme il sait qu'il y a «beaucoup de bruit dans le noir», le terrain de l'exploration est sans fin.

Déjà complexe dans ses intentions, ce livre se complexifie davantage quand l'auteur introduit

deux femmes rencontrées au Mexique et qui parlent à leur tour de divers personnages du roman originel. L'auteur intervient alors pour commenter les propos prêtés aux deux protagonistes. En fait, nous avons en main un recueil qui se transmue en un récit poétique, fascinant à maints égards, ne serait-ce que

Un livre étrange et très réussi, un ovni dans le monde littéraire de la saison

par la qualité des réflexions qui approfondissent les notions de réalité et d'imaginaire: «Mélanie déplacée, recontextualisée. / Déjà à la lecture... / Produire un texte. Prétente: Mélanie. / Mélanie objet / figure / passage / personnage. / À travers elle, à travers son monde qui est une fiction [...] saisir qui dans les mots existe [...]»

Un récit représente qui? quoi? Qui l'écrit? Que montre-t-il? Quelle est l'importance des lieux dans ces passages d'un texte à l'autre? Questions qui hantent ce projet d'écriture multiforme. Résumé ainsi, le livre s'éclaire: «Le projet: organiser des séances de photo. Matérialiser mon image mentale de Mélanie. La mettre en relation avec d'autres personnages [...] elle en sera transformée. Ou peut-être sera-t-elle à ce point différente, si distante, que l'image d'origine en restera intacte.»

Ajoutons à cela des surprises qui réjouissent, comme les premiers poèmes que j'ai pu lire sur les voitures, cette icône du monde américain, leurs modèles et leurs accessoires en option, parce que, dans le roman de Nicole Brossard, Kathy Kerouac, la mère de Mélanie, possède une Mercury Meteor, «héroïne spirituelle de la Medalist, mille neuf cent cinquante-six / sœur d'adoption de la Monterey / Mercury Meteor, première génération / mille neuf cent soixante et un / grosse voiture. / Deux ou quatre portes. Deux ou trois vitesses, une quatrième (overdrive) en option.»

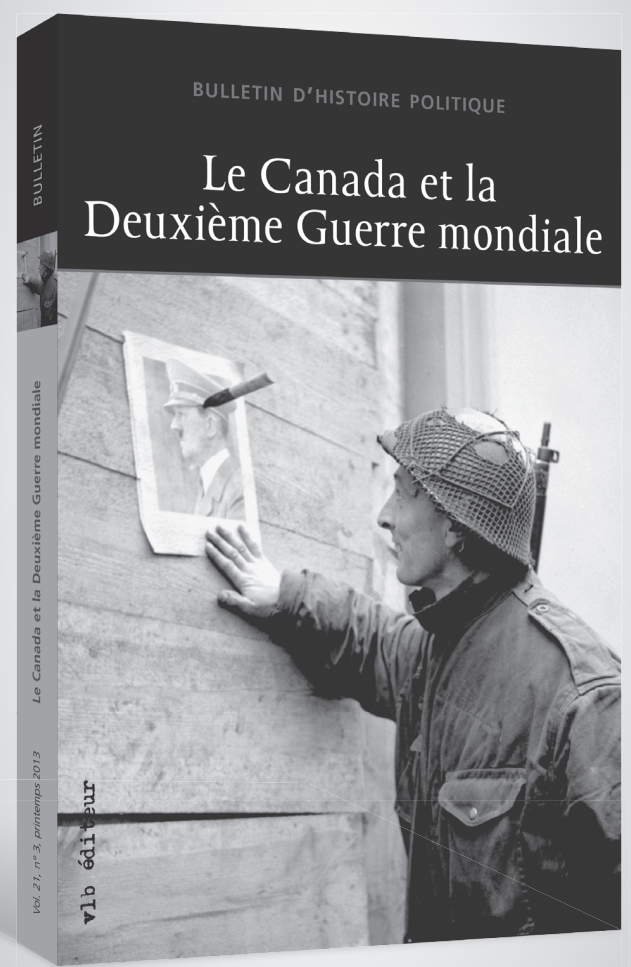
C'est sans compter les réflexions pertinentes sur l'évolution de la télévision qui, dans les années 70, présentait un meuble parfois trois fois plus gros que l'écran, alors qu'aujourd'hui le meuble a disparu au profit de l'écran. L'image supplée l'objet qui la soutient. Tout se tient. Preuve que la poésie peut mener partout. Un bon livre qui ouvre les portes au plaisir d'une lecture à la fois savante et passionnée.

Collaborateur
Le Devoir

MÉLANIE
Simon Dumais
L'Hexagone, coll. «Écritures»
Montréal, 2013, 72 pages

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE

VOL. 21, N° 3, PRINTEMPS 2013



vlb éditeur
une société de Québec Média
éditionsvlb.com

LITTÉRATURE

Danse avec Pascal Quignard

Né en 1948, enfant autiste, Pascal Quignard est un rêveur doté d'une mémoire peu commune. Sa pensée circule à rebours, silencieuse et critique, au-delà des effets de mode. Dans *L'origine de la danse*, l'écrivain aligne sa pensée critique et ses confidences.

GYULAIN MASSOUTRE

Faudrait-il se priver de l'essayiste Quignard sous prétexte que le lire est exigeant? Il s'est forgé un monde très étrange et imaginaire au contact du monde latin et de la psychanalyse. Sa notoriété repose sur une soixantaine d'ouvrages qu'on qualifie de majeurs.

Connu du grand public comme romancier, il a inspiré de beaux films avec ses romans *Tous les matins du monde* et *Villa Amalia*. Mais son style concis et piqué d'anecdotes livresques a mis les non-initiés à distance de *Dernier royaume*, dont huit volumes sont parus. D'autres s'en régalaient, comme si des siècles de littérature se compactaient dans ses maximes de poète.

Cet écrivain allusif et éclectique continue donc d'enrichir son cabinet de curiosités. Combien de fragments d'histoire n'a-t-il pas collectionnés! A son lecteur patient et joueur, il propose ainsi de bâtir son propre puzzle.

De l'origine

L'origine de la danse commence par une rencontre avec la butôïste d'origine japonaise Carlotta Ikeda (venue à Montréal en 2003). Pour elle, il a écrit un texte, *Medea*, et l'a suivie au Japon. Un essai en a résulté. Admiratif du butô, Quignard s'y retourne vers ses se-

crets lovés: sa très petite enfance séparée des autres, muette. Ce mouvement corporel facilite ainsi une «*rêverie en boucle*», un rebondissement de son autobiographie, sensuelle, inédite.

L'essai séduit. Dans le «*jadis*» de son paradis perdu, dans sa langue et ses mythes, l'écrivain raconte sa première enfance, voluptueuse et taciturne, car c'est en autiste qu'il est entré dans le monde. Et s'il parle de lui, il nous inclut aussi.

Voici la «*sortie du corps de l'autre*», «*de la nuit vers la lumière*», l'art minimaliste du butô. Ces danseurs, enduits de la cendre d'Hiroshima, ont adopté les figures étranges des nourrissons. Ils miment «*l'effroi et l'extase*», dans leur danse expressive où le corps est joie, douleur, découverte, «*motricité qui ne désire pas fuir*», saynète de la vie et de la mort.

De danse et d'autisme

Quignard y glisse des contes percutants. Ici, c'est l'histoire d'un enfant qui ne veut pas vivre, là, la sienne, enfant qu'il a été, non-vivant, hostile à sa famille, refusant nourriture et conformité. Comme les danseurs de butô, il conçoit une sensorialité extrême, mémorisée comme «*en amont du monde*». De là lui viennent ses hésitations phonétiques, traces mnémo-



Isadora Duncan (1877-1927), pionnière de la danse moderne



GALILÉE

niques qu'il traque dans sa passion de l'étymologie. Il fait danser sa langue.

Du texte, le lecteur retiendra un bonheur quasi béat: la fascination de Quignard pour le vivant. Cette «*vie qui cherche à renaître au cours d'une motricité originnaire*», la danse, a quelque chose de prénatal, dit-il, que plombe la coordination difficilement acquise aux premiers âges: «*danse perdue (dans le corps tombé, natal, désorienté, souillé, attiré, vagissant) lors de la nativité des enfants*».

Le corps foetal tremble encore du coït fondateur, formule-t-il, qu'il entre dans la

danse des rotations, de l'expulsion, de l'émotion qui constitue notre premier voyage dans la vie et pour la mort. Et Carlotta Ikeda, dansant, se change en Médée. Mais si elle avive l'autiste en lui, il sait sortir de son corps refuge.

«*La danse fait appel au corps silencieux qui habite toute la vie dans un corps qui précède*». L'autisme, «*le non langage, le non visage, la non personne, le non désir, l'an-orexis*», ensermerait délicatement le vivant plus longtemps. A la lenteur des plantes, il compare le «*recroquevillement*» du non-né. Mais une fois accouché, Quignard épouse la corrida, Shiva et Hi-

jikata, Dostoïevski et Purcell, l'art rupestre. Ce «*Dehors*», c'est la véhémence de naître, chacun se livrant décontenancé et happé par la rotation solaire.

L'essayiste se glisse dans le rôle d'un thérapeute. Rien ne l'entrave! Poète, il suit la ligne, l'espace, le blotti, le déplié. Son essai est une ellipse, un repos, un piège, un corps de mots qui dansent. Et sa victoire, sa réussite littéraire, c'est de passer outre à la normalité: «*On garde toujours un enfant pour se venger*».

Collaboratrice
Le Devoir



L'ORIGINE DE LA DANSE
Pascal Quignard
Galilée
Paris, 2013, 175 pages

Le sourire aux lèvres

SUZANNE GIGUÈRE

On a lu l'an dernier une fable craquante (*Minuscule*) d'Andrew Kaufman. Les éditions Alto publient cette fois une histoire d'amour fantasque qui a révélé l'auteur torontois au grand public canadien en 2003, *Tous mes amis sont des superhéros*. Avec un titre pareil, on se doute bien qu'on entre dans une histoire imprévisible, voire irrésistible.

Le jour du mariage de Tom et de Super-Perfectionniste, le très jaloux Super-Hypno, l'ex de Perf, jette un sort à Tom et le rend invisible. Or Tom n'a rien du superhéros. Il tente désespérément de redevenir visible. En vain. Après six mois d'attente, convaincue qu'il l'a abandonnée, Perf, décidée à refaire sa vie, prend un aller simple Toronto-Vancouver. Tom a le temps du vol pour convaincre Perf de son existence. Le voyage est ponctué de flashback où Tom appelle à l'aide

ses amis pour inverser son destin d'homme invisible. Il se rappelle surtout ce délicieux moment où Super-Perfectionniste était arrivée à son appartement avec deux pots de peinture pour rafraîchir le linoléum de la cuisine rayé de traces de talons et de brûlures de cigarettes. «*Ils avaient commencé à l'endroit où le lino jouxtait la moquette. Ils travaillaient à reculons, à toute vitesse, recouvrant chacun la surface devant eux, puis reculant de quelques pas pour peindre à nouveau. Très vite, leurs pieds avaient heurté le mur du fond. Ils s'étaient retrouvés coincés, entourés de peinture fraîche. Tom avait relevé les yeux, Super-Perfectionniste avait souri. "C'est malin! Qu'est-ce qu'on fait mainte-*

nant?" avait demandé Tom. Et Super-Perfectionniste l'avait embrassé (à la perfection).»

Sans révéler la pirouette finale, on peut affirmer que Tom est plus que jamais amoureux de sa femme. «*Pendant 3 heures et quarante-cinq minutes, Super-Perfectionniste a regardé les nuages, Tom n'a regardé qu'elle*».

Tous les superhéros qui gravitent autour de Tom et Perf sont des superhéros de l'ombre, du quotidien, drôles, pathétiques, passionnés, maladroits, amoureux. Et puis il y a aussi ceux qui doutent. On est loin des superhéros qui sauvent l'univers. En fait, Andrew Kaufman explore les névroses contemporaines de nos sociétés tyrannisées par les apparences, obsédées par la per-

formance et la compétitivité, hantées par la peur de la solitude et celle de vieillir. Impossible de ne pas s'identifier à ses superhéros. Il suffit de résumer le trait de personnalité qu'on détecte le plus, celui dont on désire se débarrasser, ou encore de trouver un truc qu'on réussit comme personne. Qui n'a pas été un jour un «*super-je-flambe-je-me-ruine, un super-paresseux, un super-stressé, un super-je-change-d'humeur-à-la-vitesse-du-son, un super-télé-accroc, un super-tout-de-suite-les-grands-mots, un super-j'y-arriverai-jamais*» ou alors, un «*super-je-maîtrise-le-temps, un super-j'ai-l'ouïe-super-fine, un super-impeccabilissime*»?

Tous mes amis sont des superhéros est accompagné d'illustrations de Pishier, alias Su-

per-Dessinateur, et traduit de l'anglais par Anna Rozen, auteure de romans et de livres pour enfants.

Une folie douce teinte cette fable poétique, à la fois réaliste et surréaliste. Andrew Kaufman signe un livre charmant, qui se lit le sourire aux lèvres. Un roman vivant, jubilatoire. Avec un humour décalé, humain.

Collaboratrice
Le Devoir

TOUS MES AMIS SONT DES SUPERHEROS

Andrew Kaufman
Traduit de l'anglais (Canada)
par Anna Rozen
Illustrations de Pishier
Éditions Alto, coll. «Coda»
Québec, 2013, 136 pages



Harper Lee poursuit son agent

L'auteur du roman *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* (*To Kill a Mockingbird*) traîne son agent en cour. Dans une plainte déposée cette semaine, la romancière Harper Lee, 87 ans, allègue que Samuel Pinkus l'a dupée en prenant avantage de sa vue et de son ouïe déclinantes. Pinkus est le gendre d'Eugene Winick, qui représenta les intérêts de la romancière pendant plus de 40 ans avant que la maladie ne le force à prendre sa retraite. En 2007, Pinkus aurait persuadé l'écrivaine octogénaire de lui céder les droits de son seul roman, lequel s'est écoulé à 30 millions d'exemplaires en plus d'avoir remporté le prix Pulitzer. Or Harper Lee affirme ne conserver aucun souvenir d'une telle transaction. La poursuite exige donc que Samuel Pinkus rende toutes les sommes perçues en redevances indues. Publié en 1960, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* brosse le portrait d'un avocat idéaliste de l'Alabama qui défend un homme noir accusé de viol. Le roman fut porté à l'écran en 1963 par Robert Mulligan et valut à Gregory Peck l'Oscar du meilleur acteur.

Le Devoir

« sur la berge je retrouve l'étrange aventure d'une étoile et d'un enfant qui ne sait lire que dans l'écuelle éternellement vide de l'avenir »

Jean-François Beauchemin
FARDEAUX DE MÉSANGES

l'Hexagone

Une compagnie de Québec Media
éditionshexagone.com

JEAN PARÉ

Le calepin d'Érasme

« Dans *Le calepin d'Érasme*, du nom de ce grand penseur de la Renaissance qui combattait tous les dogmatismes, Paré a réuni ses notes, qui vont de l'aphorisme au court essai et qui, additionnées, dessinent une vision du monde. Incarnation de l'honnête homme contemporain, Paré s'intéresse à presque tout et mêle habilement le sérieux et l'humour subtil. »

Louis Cornellier, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec

LIVRES

Lahontan: le procès amérindien de l'Europe

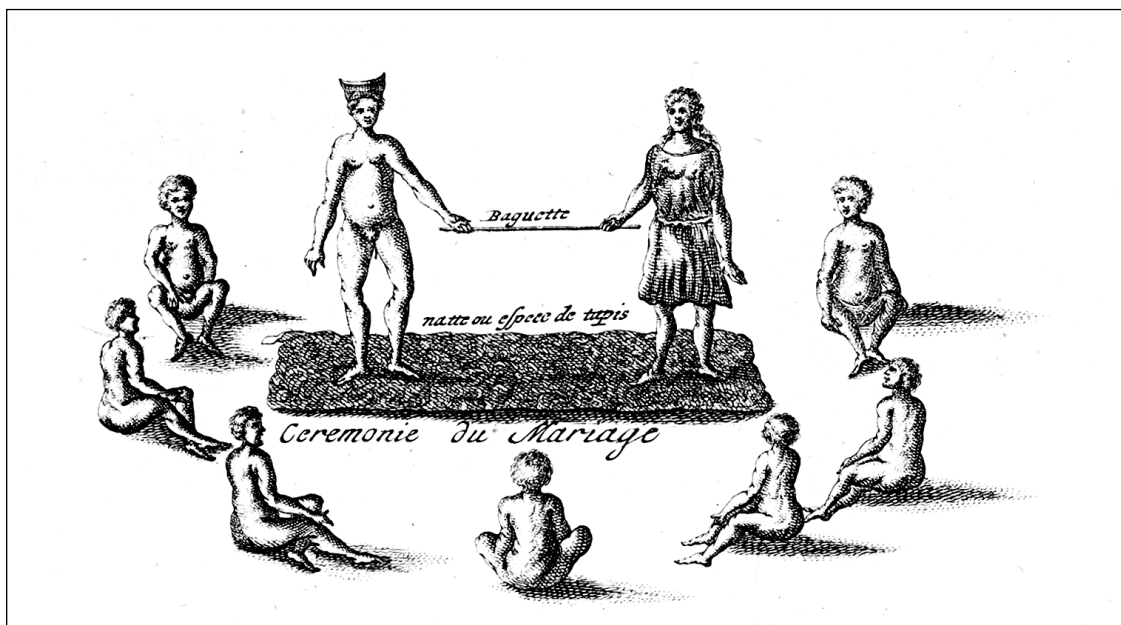
MICHEL LAPIERRE

À peine né, le mouvement de protestation autochtone Idle No More (« Fini l'apathie ») a frappé par sa portée globale. On y a perçu la rage de survie d'une culture différente. Y transparaît la culture que le voyageur français Lahontan décrit, en 1703, dans ses *Mémoires de l'Amérique septentrionale*, qui, enfin accessibles avec les éclaircissements nouveaux de Réal Ouellet, se révèlent un procès de notre civilisation occidentale.

Historien de la littérature, Ouellet étoffe, dans cette édition, des travaux entrepris il y a plus de 20 ans. D'entrée de jeu, il signale qu'au début du XVIII^e siècle, la France natale de Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan (1666-1716), « est le pays d'Europe le plus riche et le plus peuplé: elle compte 19 millions d'habitants, contre 6 à 8 en Espagne, 5 ou 6 en Angleterre et 8 pour "l'ensemble des possessions des Habsbourg de Vienne" ».

Cela nous aide à comprendre pourquoi, dès leur publication au XVIII^e siècle, les œuvres de Lahontan, fruits de ses séjours en Nouvelle-France (notamment à Montréal) entre 1683 et 1693, furent traduites en trois langues et eurent une influence considérable à travers l'Occident. On devine l'effet de cette phrase au sujet des Amérindiens: « Ils disent que le titre de Sauvages, dont nous les qualifions, nous conviendrait mieux que celui d'hommes, puisqu'il n'y a rien moins que de l'homme sage dans toutes nos actions. »

On peut soupçonner Lahontan d'idéaliser les autochtones pour mieux transposer dans

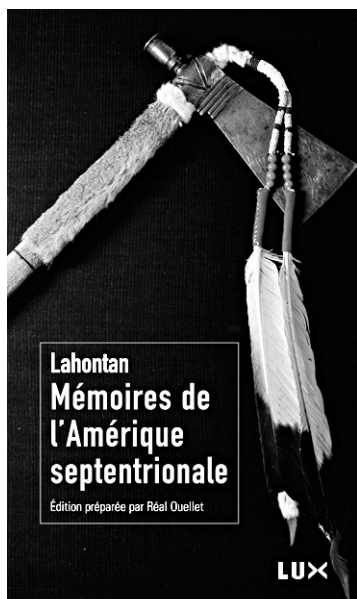


Une des gravures contenues dans le livre *Mémoires de l'Amérique septentrionale* de Lahontan.

les propos qu'il leur prête la critique qu'un esprit prévoltairien comme le sien fait lui-même de l'Europe. Mais Ouellet nous rappelle que d'autres explorateurs français des XVII^e et XVIII^e siècles aux idées différentes, tels Marc Lescarbot, Paul Le Jeune, François-Xavier de Charlevoix, Nicolas Perrot, émirent des jugements semblables.

Lahontan n'est pas le seul, à l'époque, à écrire sur le communisme naturel des Amérindiens: « On a beau leur donner des raisons pour leur faire connaître que la propriété de biens est utile au maintien de la société, ils se moquent de tout ce qu'on peut dire sur cela. » Il le fait toutefois avec un détachement unique, qui frôle l'ironie, pour insinuer qu'il est, au fond, insensé d'agir autrement.

Annonçant l'exaltation de l'innocence originelle que fera



Rousseau dans son *Discours sur l'inégalité* (1755), les autochtones, vus par Lahontan, enseignent « que, les hommes étant pétris du même limon, il

ne doit point y avoir de distinction ni de subordination entre eux ». Selon le mémorialiste clairvoyant, ils incarnent la sérénité sexuelle, car ils « n'ont jamais eu cette sorte de fureur aveugle que nous appelons amour » et se satisfont « d'une amitié tendre ».

On reproche au mouvement Idle No More de ne pas assez parler français. C'est pourtant dans cette langue que l'on a, pour la première fois, rendu à la culture qu'il défend un hommage très moderne.

Collaborateur
Le Devoir

MÉMOIRES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

LAHONTAN
Édition préparée par Réal Ouellet
Lux
Montréal, 2013, 328 pages

Zweig et son mondialisme né du latin

MICHEL LAPIERRE

À l'heure où l'Union européenne se révèle un édifice fragile centré sur l'économie, *Derniers messages*, de Stefan Zweig (1881-1942), depuis très longtemps introuvable en français et enfin accessible, étonne par sa singularité. Inspiré par son « grand maître » Freud, l'écrivain viennois y voit l'unité de l'Europe comme une hantise culturelle abyssale, sortie des « rêves nostalgiques des peuples » et d'un pacifisme nourri de latinité sublimée.

En mai 1939, il écrit à son ami Hermann Broch, autre Autrichien, qui, en exil comme lui, travaille au roman *La mort de Virgile* (1945), hommage au grand poète de l'Antiquité latine et, par le fait même, rejet symbolique de l'hitlérisme: « Tuez Virgile afin qu'il ressuscite. » Comment ces deux Juifs germanophones peuvent-ils

trouver dans la romanité, qui opprima Israël et qui qualifia les Germains de barbares, le salut de l'Europe, sinon du monde entier à cause de l'influence occidentale?

Dans son recueil posthume de 11 textes (1924-1940), préfacé maintenant par le germaniste Jacques Le Rider, Zweig répond en expliquant que l'Empire romain, dès le début de notre ère, substitue « au chaos de l'Europe », aux rivalités ethniques, une nouveauté: « l'idée de civilisation », de cosmopolitisme. Il précise: « Si cet édifice avait duré deux ou trois siècles de plus, les racines des peuples se seraient alors mélangées, l'unité de l'Europe, qui est encore aujourd'hui un rêve, serait depuis longtemps une réalité... »

N'est-ce pas, comme le lui reprochait Thomas et Klaus Mann, écrivains allemands exilés encore plus antinazis

que lui, tendre vers un apolitisme dangereux en négligeant la notion d'asservissement? Certes, ce risque existe, mais, volontiers tournée vers l'esthétique, la réflexion de Zweig reste exaltante dans sa complexité.

Selon l'écrivain, si l'essor des idiomes nationaux a entravé la force unificatrice du latin, l'Europe retrouve le legs moral de l'unité romaine, aux XVI^e et XVII^e siècles, grâce à la musique de Monteverdi et de Palestrina. Zweig pense que « la Réforme détruit la Renaissance » et « la souveraineté de la langue latine ressuscitée ». Il croit que les sentiments nationaux inspirés de la Révolution française portent atteinte au « sentiment fraternel » européen.

Sa vision, en apparence élitiste, touche à un égalitarisme surprenant lorsqu'il soutient que la révolution sociale de

1848, vécue « partout en même temps » en Europe, renoue avec l'unité romaine en la modernisant. Il considère qu'avant de subir le joug de Hitler, Vienne, héritière de Rome par son internationalisme, concrétisait sa pensée: « La jouissance me paraît être un droit et même un devoir » si elle est éclairée.

Dans la nuit incertaine de l'utopisme, Zweig regarde Tolstoï, révolté contre l'État et la propriété, comme la dernière étoile, « conscience incorruptible » de l'unité du monde, puis, plus tard, au Brésil, il se donne la mort.

Collaborateur
Le Devoir

DERNIERS MESSAGES

Stefan Zweig
Bartillat
Paris, 2013, 256 pages

COLLOQUE

Le Québec des années 1960 et son ouverture sur le monde

Université de Montréal — Jeudi 16 mai 2013
Pavillon 3200 Jean-Brillant, local B-3240
(8h30-16h30)

Québec: Pacifisme, militantisme et latino-américanisme. Présence à l'étranger et reconnaissance internationale.

La jeunesse étudiante internationale: Rapprochement et appropriation. L'avant-gardisme du « Printemps érable » au Québec: Impact, continuité ou rupture avec le mouvement étudiant des années 1960?

avec Jean-Philippe Warren et Gabriel Nadeau-Dubois.

Renseignements: Jean.Lamarre@rmc.ca.
Programme: www.griquere.ca

Organisé par le GRIQUERE
Entrée libre. Bienvenue à tous.



LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

LA COLÈRE DE FANTÔMAS
TOME 1: LES BOIS DE JUSTICE
Olivier Bocquet et Julie Rocheleau
Dargaud
Paris, 2013, 56 pages

Le présent serait-il en panne de héros? Plus de 100 ans après sa naissance sous la plume des romanciers français Pierre Souvestre et Marcel Allain, Fantômas, père des superhéros maléfiques, apporte un début de réponse en effectuant ce retour remarqué dans le présent, par la porte du 9^e art. Sous les pinces de l'illustratrice québécoise Julie Rocheleau, ce premier volume d'une trilogie annoncée renoue avec l'univers trouble et torturé de ce « génie du crime » dont les aventures en feuilletons ont été si populaires au début du siècle dernier. Le graphisme est habile. Il transporte efficacement le lecteur dans ce passé peuplé de hauts-de-forme et de policiers à bacchantes que l'objet littéraire expose tout en respectant l'esprit d'une œuvre pervertie dans l'imaginaire collectif par les adaptations comiques mettant en vedette Jean Marais et Louis de Funès. Pas de rire donc ici — il n'y en a jamais eu dans *Fantômas* —, mais du drame dont la finalité, on s'en doute, ne devrait pas rester longtemps derrière un masque.

Fabien Deglise



ARCHITECTURE

PATRIMOINE EN DEVENIR
L'ARCHITECTURE MODERNE
DU QUÉBEC
France Vanlaethem
Les Publications du Québec
2013, 227 pages

Ce qui n'est pas ancien n'est souvent pas perçu comme un patrimoine à protéger. Et pourtant! En architecture, la modernité est cette tranche-clé de l'histoire où la rupture avec le passé a marqué la conception des bâtiments. Un style qui, jusqu'à tout récemment, était encore honni, sous-estimé. Avec le recul des années, ce patrimoine bâti récent gagne lentement ses lettres de noblesse, mais les batailles à livrer pour sauver plusieurs bâtiments iconiques de la modernité demeurent nombreuses, explique l'auteure de *Patrimoine en devenir*, fondatrice de Docomomo Québec, organisme qui lutte pour la sauvegarde de ce patrimoine encore jeune. Dans cet ouvrage, Vanlaethem fait la recension des efforts réalisés jusqu'ici, des édifices modernes classés biens culturels, mais surtout de tous ceux qu'il reste à inscrire à notre patrimoine.

Isabelle Paré



HISTOIRE

HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS
RELIGIEUSES AU QUÉBEC
Guy Laperrière
VLB
Montréal, 2013, 336 pages

« Que les communautés aient tenu une place centrale dans l'évolution religieuse, économique, culturelle du Québec est une évidence que personne ne remet en cause », écrit avec raison l'historien Guy Laperrière dans cette synthèse qui retrace l'action missionnaire, éducative, hospitalière et sociale de ces hommes et femmes inspirés par l'Évangile. À l'heure où plusieurs de ces communautés s'effacent, Laperrière, avec rigueur et sobriété, propose un solide bilan de la contribution capitale de ces milliers de religieuses et de religieux à la construction du Québec, de 1600 à aujourd'hui. Très accessible et substantiel, cet important ouvrage adopte un style descriptif qui manque un peu d'allant, mais il contient de précieuses informations historiques sur des bâtisseurs de notre nation que nous avons la faiblesse de négliger.

Louis Cornellier



ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Danielle Fournier, André Vanasse
et Robert Lalonde
à l'Académie des lettres du Québec

L'Académie des lettres du Québec annonce l'élection de trois nouveaux membres.

Danielle Fournier est écrivaine et poète. Depuis 2008, elle est la première femme à diriger les prestigieuses Éditions de l'Hexagone. Elle a remporté le Prix du Gouverneur Général en 2009.

Robert Lalonde est l'un des écrivains les plus féconds et les plus estimés du Québec. Par ses activités de comédien et d'acteur, il est aussi un intervenant d'importance sur notre scène culturelle.

André Vanasse est romancier, essayiste, critique littéraire, éditeur, professeur de littérature. On lui doit la fondation des éditions XYZ. Il est le directeur de *Lettres québécoises*.

Les trois nouveaux académiciens seront officiellement reçus l'automne prochain.

Pour détails, voir le site de l'Académie
www.academiedeslettresduquebec.ca

Faites imprimer
votre propre livre

Votre roman, votre récit, vos souvenirs.

25 copies, 500 copies, une seule copie...
C'est vous qui décidez.

Qualité librairie



bouquinplus.com
Service de livre à la demande

Pierre Larochelle
plarochelle@bouquinplus.com
514 277-6022 poste 231

ESSAIS

Lucien Francœur, le rockeur fatigué



LOUIS CORNELIER

«**P**oète pas vraiment poète doublé d'un chanteur pas vraiment chanteur», écrit son éditeur et ami Bernard Pozier, Lucien Francœur, «dans un champ comme dans l'autre [...] a suscité la controverse.» Sa meilleure œuvre, au fond, n'est pas un de ses livres ou un de ses disques; c'est lui-même, c'est-à-dire ce personnage original de poète-rockeur qu'il a su inventer et incarner depuis tant d'années. Dans ce rôle de lettré rebelle ou de rockeur intello — «*J'étais le blouson noir des chansonniers et le Camus des bums*», résume-t-il —, Francœur n'a pas toujours su éviter le ridicule, mais il est parvenu à créer une œuvre qui n'est pas sans qualités.

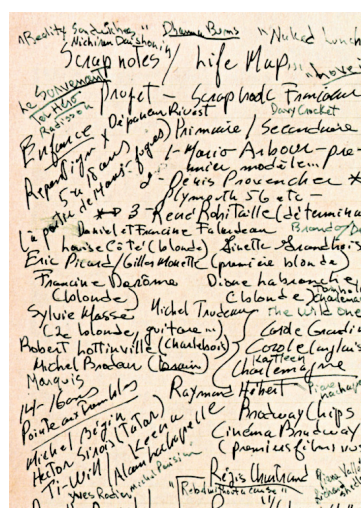
À l'époque de mes études collégiales, dans les années 1980, je suivais avec avidité les cours de poésie de Bernard Pozier, je lisais les recueils de Jean-Paul Daoust et j'écoutais en boucle *Les gitans reviennent toujours* (1987), un des bons albums de Francœur, réalisé par Gerry Boulet. En me faisant découvrir que la poésie pouvait s'allier à l'univers rock et à la culture populaire, ces trois poètes ont été à l'origine de mon choix d'étudier en littérature. Je me suis éloigné, depuis, du rock et de l'œuvre de Francœur, mais je conserve un attachement nostalgique pour cette dernière.

Des propos transparents

J'ai donc lu avec bienveillance *Francœur, le rockeur sanctifié*, la biographie présentée sous forme d'album que le journaliste Charles Messier consacre au personnage. Très riche en photographies et en fac-similés de toutes sortes, cet ouvrage, basé sur de longs entretiens avec le poète, n'est pas une grande biographie littéraire. Messier, essentiellement, se contente de rapporter et de mettre clairement en forme les confidences de Francœur et de quelques-uns de ses amis. L'intérêt du livre tient donc à sa facture visuelle et à la transparence des pro-



Lucien Francœur, poète, rockeur, enseignant et animateur de radio, au lancement de *Francœur, le rockeur sanctifié*, ici accompagné de l'auteur Charles Messier et de Jacques Racine, guitariste d'Aut'Chose.



Des noms de personnes ayant marqué la vie de Francœur.

mes horizons créatifs et de me permettre d'aller voir ce qu'il y avait au fond de moi. Sans la drogue, et particulièrement l'acide pris cette nuit-là [lors de la Nuit de la poésie, en mars 1970], je n'aurais jamais rien publié.»

Des fulgurances poétiques

La poésie de Francœur, «où se croisent les éléments constituant la culture étasunienne, la culture française et la culture spécifique d'ici», comme l'ex-



DANIEL GAGNÉ / TÉLÉ-QUÉBEC FRANCŒUR, LE ROCKEUR SANCTIFIÉ
Lucien Francœur et l'écrivain Patrick Straram

clusionne lourdement.

Sa pensée, en effet, est confuse, toujours mal argumentée et très changeante. Ambivalent sur la question nationale, Francœur joue les marginaux, mais il fait de la pub parce que c'est payant, travaille à la radio de tous les conformismes (CKOI), adore les voitures et fréquente les Hells, dans les années 1980-1990, tout en parlant de justice sociale. Il se présente en prof connaisseur du réseau collégial, mais dit n'importe quoi sur le sujet. Comme intellectuel, Francœur veut avoir la parole, mais sans faire l'effort de réfléchir. Si le poète-rockeur a eu ses vertus, l'homme d'opinion, lui, n'a produit que de la distorsion.

Traité à la méthadone, le rebelle, aujourd'hui, est fatigué. «*J'ai souvent de la misère à me prendre pour le personnage que je jouais dans les années 1970 et 1980, et qui me faisait écrire des livres*», confie-t-il tristement à Messier, en ajoutant avoir «perdu le goût de créer».

Déjà, dans son recueil *Express pour l'Éden* (Écrits des Forges, 2001), il annonçait son épuisement: «*le trip tire à sa fin / les uns sont morts / les autres disparus / ou pas forts / ceux qui restent / se sont regardés / dans le miroir / se sont guère vus / pas plus que moi // en attendant mieux / fort peu probable / puisque le meilleur / est dans le rétroviseur / où il est signifié / que les objets / sont plus près / qu'ils n'apparaissent / ainsi en est-il / de tout un chacun / en bout de piste / ou en fin de compte*». Les rockeurs fatigués, quand ils sont poètes, sont parfois émouvants.

louisco@sympatico.ca

FRANCŒUR, LE ROCKEUR SANCTIFIÉ
Charles Messier
VLB
Montréal, 2013, 128 pages

Le Montréal de Ladébauche selon Hector Berthelot

MICHEL LAPIERRE

À Montréal, vers 1880, un intriguant substitue, pour mettre la main sur un trésor, un enfant à un autre qui vient de mourir. Il a, pour que l'on copie un tatouage sur l'imposteur, découpé, dans le cadavre, un morceau de la fesse gauche où se trouve cette marque distinctive: «un castor rongé par une feuille d'érable». Dans son feuilleton *Les mystères de Montréal* (1879-1881), Hector Berthelot, journaliste et caricaturiste, fait du rire le scalpel qui fouille notre inconscient.

Que Ti-Pite, l'adolescent imposteur de 12 ans, «type du gamin de Montréal», se fasse vite passer pour un petit aristocrate de la rue Saint-Denis, qui, mort hier à quatre ans d'une grave maladie, aurait hérité d'une immense fortune, ce n'est rien. La mère du trépassé explique: «*Sa maladie était une maladie de croissance*.» Berthelot supplée à l'in vraisemblance par un humour qui lui permet même de ne pas trop se perdre dans l'intrigue abracadabrante qu'il a concoctée.

Aujourd'hui préfacé par Gilles Marcotte, le roman oublié d'Hector Berthelot (1842-1895), publié sous le pseudonyme de M. Ladébauche, est enfin accessible grâce aux recherches de Micheline Cambron, qui en a établi et commenté le texte désinvolte. Comme le pensent les deux critiques, l'œuvre du journaliste, chroniqueur humoristique et caricaturiste québécois regorge de saveur.

Quelque peu une parodie des *Mystères de Paris* (1842-1843), du Français Eugène Sue, elle recrée le pittoresque de Montréal au XIX^e siècle, de la place Jacques-Cartier à la rue Saint-Paul et à la côte à Baron, des rues populaires Sanguinet et Ontario à la haute rue Sherbrooke. Le cordonnier Bénoni Vaillancourt, après s'être battu «en duel» à coups de poing avec Cléophas Plouf, conducteur de «p'tits chars», a séjourné à «l'Hôtel Payette» (la prison de la ville).

De nouveau libre comme

l'air, il embrasse Ursule Sansfaçon, pour l'amour de qui il s'était bagarré avec son rival. Bouche contre bouche, les tourtereaux s'échangent une «bonne gomme d'épinette», si bien que Bénoni oublie que «la grosse picotte» a défiguré et rendu borgne sa dulcinée, dont la sœur cadette, Cunégonde, «travaillait dans le poil chez Dubuc, Desautels & Cie».

Sœur aussi de Ti-Pite, celui qui a volé l'identité du fils défunt de l'aristocrate dont elle est la domestique, Ursule perd beaucoup de ses illusions depuis qu'elle sait que Cléophas, qu'elle croyait célibataire, a une femme et qu'il est père de huit enfants. Celui-ci est également artiste: d'après le lambeau de chair qui lui a servi de modèle, il a reproduit le tatouage du jeune patricien disparu sur la fesse gauche de Ti-Pite, après lui avoir offert du porto mêlé à un puissant soporifique.

On a l'impression de lire une histoire écrite pour faire rigoler de grands enfants. Le Montréal où une misère bonhomme côtoie une opulence trop criarde pour ne pas être un peu factice suggère une réalité très nord-américaine qui n'arrête pas de renaître: le Far West urbain.

La chasse au trésor coûte la vie à Cléophas et à Bénoni, son meurtrier, que le tribunal condamne à la pendaison. On découvre que le véritable héritier de la fortune que l'on croyait destinée au petit aristocrate défunt est un autre patricien, qui va contribuer à élire, comme maire de Montréal, le fief conservateur Jean-Louis Beaudry, comme si la joyeuse liberté du Far West, cette supposée terre du progrès, tenait moins de la réalité que du rêve.

Collaborateur
Le Devoir

LES MYSTÈRES DE MONTRÉAL
PAR M. LADEBAUCHE
Hector Berthelot
Nota bene
Québec, 2013, 296 pages

Comme intellectuel, Francœur veut avoir la parole, mais sans faire l'effort de réfléchir. Si le poète-rockeur a eu ses vertus, l'homme d'opinion, lui, n'a produit que de la distorsion.

pos du rockeur, usé par une vie de patachon.

Né à Montréal en 1948 et élevé à Repentigny par un père porté sur la bouteille, Francœur part sur la *bum* à l'adolescence. Il écoute les Beatles et les Stones, ne déteste pas se battre et faire des vols avec ses amis montréalais, fugue jusqu'aux États-Unis et commence à consommer de la drogue. Le jeune rebelle se distingue toutefois de ses complices par son goût de la lecture et de la culture. «*J'avais l'impression, dit-il pour expliquer sa délinquance, de suivre les traces de mes héros d'enfance, des héros nocturnes, déviants et rebelles. Parmi eux, il y avait Elvis Presley, le personnage du Survenant, les rôles incarnés par Marlon Brando et James Dean, Billy The Kid. Les bons, je n'étais pas capable!*»

Francœur, qui reconnaît aujourd'hui que l'insécurité et la peur d'être rejeté ont été le moteur de sa vie, se compose rapidement un personnage pour se démarquer dans cet univers désorganisé. «*J'ai- mais, avoue-t-il, me montrer comme le rebelle qui lit et qui écrit*.» La poésie, pour ce faire, lui semble la voie royale et la drogue, un puissant stimulant créatif. «*L'acide*, dit Francœur, *aura eu sur moi cet effet foudroyant et bénéfique d'ouvrir*

plique Bernard Pozier dans la préface d'*Entre cuir et peau* (typo, 2005), la meilleure anthologie des textes du poète, sera saluée par Gaston Miron. Regard à la fois complaisant et critique sur l'expérience américaine, cette poésie, d'inégale qualité, a des fulgurances. Dans *Les néons las* (l'Hexagone, 1978), Francœur propose un noir «*Synopsis du cauchemar américain*»: «*[...] car voyez-vous les petits / l'américanisme c'est / la foi du Bon Dieu / l'homme inventorié / la pollution vénale / et l'illusion de la vitesse / la guerre dans les pores de la peau*».

Comme rockeur, avec Aut'Chose ou en solo, Francœur poursuit dans la même veine, mais plus simplement et souvent avec humour (*Le freak de Montréal, Rap-à-Billy*). Sans être transcendant, son œuvre, même si elle s'est construite à coups d'emprunts culturels, a une réelle originalité et une indéniable valeur littéraire.

Quand il se met à réfléchir, toutefois, Francœur s'embourbe systématiquement. «*J'ai réalisé, confie-t-il à Messier, que j'étais bon pour donner mon opinion et que le monde aimait savoir ce que je pensais sur tout plein de sujets. Je suis un opinioniste!*» À cet égard, il s'il-



SIRI HUSTVEDT

Vivre, penser, regarder

« Synthèse entre l'esprit libre de l'écriture et l'objectivité de la scientifique, voici une somme monumentale de réflexions – claires, vulgarisées et conséquentes – que Siri Hustvedt a écrites entre 2006 et 2011. D'un contenu excessivement riche, cet ouvrage ne s'ancre pas dans la théorie, mais touche plutôt – voire bouleverse – le réel. »

Le libraire

ACTES SUD • LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Secrétariat de développement des entreprises culturelles
Québec

